

Bulletin d'histoire politique

Petits maîtres contre « maîtres à penser »

Régine Robin



Volume 10, numéro 3, printemps 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1060783ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1060783ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Bulletin d'histoire politique
Comeau & Nadeau Éditeurs

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Robin, R. (2002). Petits maîtres contre « maîtres à penser ». *Bulletin d'histoire politique*, 10(3), 7–10. <https://doi.org/10.7202/1060783ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2002

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Petits maîtres contre « maîtres à penser »

RÉGINE ROBIN
UQAM

Maintenant que les clameurs se sont tues, que Pierre Bourdieu, mort dans la nuit du 23 janvier dernier, repose dans sa dernière demeure, qu'il reste, loin du tumulte, à évaluer son apport à la sociologie et au-delà, il n'est pas mauvais de revenir sur un article ignominieux qu'on a trouvé dans *La Presse*, le 17 janvier, sous la plume de Louis-Bernard Robitaille. Il est difficile, en effet, en quelques colonnes d'accumuler autant de poncifs, de stéréotypes, d'évidences du discours social hégémonique, d'idées reçues non critiquées, non déconstruites, de bêtises, en un mot, qui feraient pâlir Flaubert. Sous le prétexte de rendre compte de la mort de Pierre Bourdieu et des débats qu'elle avait immédiatement suscités à Paris, Louis-Bernard Robitaille se livre à une dévalorisation systématique de Bourdieu, du moins du Bourdieu militant des années 1990-2000, car de l'œuvre, en dehors de quelques titres, le lecteur ne saura strictement rien, et au-delà, de cette critique qui se veut sans doute ironique, à une mise en pièces des Intellectuels et du milieu intellectuel de gauche et d'extrême gauche des années 1945-1980. Enfin les « nouveaux philosophes » vinrent....

La pensée qui défile sous nos yeux est en effet très cohérente, extraordinairement réactionnaire sous prétexte d'être « moderne » à la page, contre les « ringards », retardataires, « dinosaures », nostalgiques qui croient encore à la nécessité des luttes, au maintien des acquis chèrement payés, à la nécessité de contrôler le libéralisme par le rôle de l'État, au bien fondé des syndicats et autres balivernes auxquelles ces empêcheurs de gérer et de manager en rond osent encore se référer.

Tout l'article suinte une haine du milieu intellectuel français de l'après-guerre et des années 1960, de ces « maîtres-à-penser » dont la France s'était fait une spécialité et qu'aux dires de l'auteur elle exportait comme sa gastronomie et ses parfums. C'est à ça que sont réduits, les débats, la stimulation, l'atmosphère d'échanges intellectuels, la vivacité de la vie conceptuelle, des années 1960. À sa décharge, on dira que l'auteur n'a pas vécu à Paris ces temps de richesse culturelle inouïe, qu'il ne sait rien de ce que représentait le séminaire de Barthes, celui de Lacan, celui de Foucault ou de Deleuze. Il ne peut même pas imaginer ces temps. Il se contente de radoter et de rabâcher ce que les tenants de l'anti-68 répètent à l'envi. L'influence de Louis Althusser ramenée à « quelques autres docteurs en sectarisme et dogmatisme ». Le pauvre Foucault n'a fait qu'une seule chose dans son existence, c'est d'avoir dit du bien de Khomenyi en 1979, Philippe Sollers n'a été qu'un suppôt de la révolution culturelle chinoise, mais la faute de toutes ces dérives (on reviendra à Bourdieu plus tard) réside dans les erreurs et la popularité de Jean-Paul Sartre. Malgré le torrent d'insanités qui s'est déversé sur Sartre, on aura rarement lu en si peu de mots, tant de bassesse. Sartre, c'est très simple, accumule toutes les bévues. Il « bénit l'URSS », puis « bascule dans le maoïsme », donne « une sacrée légitimité au totalitarisme » et sur son fameux tonneau, va « haranguer les foules et promettre la future cité idéale clés en main ». Que ceux qui ont connu l'œuvre philosophique de Sartre ou son œuvre romanesque, ses œuvres autofictionnelles ou celles concernant la théorie littéraire, son travail de Directeur des *Temps modernes*, sa prise de position contre le Mc Carthysme dans les années 1950, ses démêlés violents avec le parti communiste après 1956, même sa dernière activité militante autour de 1968, que ceux-là tentent de le reconnaître dans cette caricature haineuse. Ils n'y arriveront pas. Mais Sartre est mort comme s'en sont allés Barthes, Foucault, Althusser, Lacan. Restent alors, sous la plume de Robitaille, les « seconds couteaux » dont Bourdieu. Disant cela, Robitaille cite avec délices, Bernard-Henri Lévi, comme il dit son admiration pour André Glucksmann. On a les maîtres à penser qu'on peut !

Le second couteau en question se dépense sans compter dans le mouvement de 1995, à l'âge de 65 ans. Sans doute, cette mention « jeuniste » pour nous faire croire qu'il s'agit d'une pensée sénile. À 65 ans, en France, on prend sa retraite, c'est bien connu. (Avec Mitterrand, les Français ont même obtenu de pouvoir la prendre dès l'âge de 60 ans). Et c'est à partir de là que l'article dévie et dévisse. Car enfin, comme Sartre son illustre prédécesseur, Bourdieu ne commet que des erreurs, fait des mauvais choix, s'embarque dans de faux combats : quelques exemples. Comme on le sait, Pierre Bourdieu pris part aux luttes de l'année 1995, qui vit de grandes grèves de l'ensemble de la fonction publique s'étendre dans la France entière et venir

à bout des projets du gouvernement Juppé, le forçant à retirer ses propositions qui revenaient sur les acquis de certains régimes de retraite de la fonction publique et des employés de la SNCF. Les agents de la fonction publique luttèrent en fait aussi pour les employés du privé, qui, n'étant pas protégés par des conventions collectives et la sécurité d'emploi ne pouvaient pas se mettre en grève sans risquer de perdre leur emploi, souvent précaire, mais étaient solidaires des grévistes. La victoire de ces grévistes a, du reste, freiné pour quelque temps la frénésie patronale. Tout ceci donne sous la plume de Robitaille le fait que Bourdieu passait son temps à « haranguer au magnétophone les grévistes des chemins de fer français qui avaient paralysé le pays pendant plus de trois semaines pour la défense de leur retraite à 55 ans ». Vous avez bien lu. Les grévistes ne font que paralyser le pays et ce n'est pas un patron qui parle mais un simple journaliste qui ne fait que son métier et qui est neutre, bien entendu. Et que font ces grévistes en paralysant le pays ? Ils défendent des privilèges en se moquant du monde. C'est ainsi que des acquis qui ont été arrachés à travers des luttes sanglantes (il serait bon de relire *Germinal* de temps à autre) sont ravalés au rang de « privilèges ». Quand une partie des ouvriers et des employés a obtenu quelques acquis, au lieu d'imaginer que le reste des employés pourraient se hisser au même niveau, on pense immédiatement qu'ils doivent tomber au salaire minimum, sans doute pour des raisons de compétitivité. Bien écrit ! Et on imagine aisément que Robitaille, en bon contremaître de la pensée ne perdra pas « sa job » en défendant de telles idées. Secondé par la « nouvelle philosophie » et par tous ceux qui voient le monde en « termes nuancés », il ne risque rien. D'aussi répugnant, comme article, je ne vois que celui de Jacques Julliard, « Misère de la sociologie » paru dans *Le Nouvel Observateur* de la semaine du 31 janvier-6 février 2002.

L'article de Robitaille illustre simplement, à son corps défendant, bien sûr, ce qu'on trouve sous la plume de Serge Halimi : *Les nouveaux chiens de garde*. Pierre Bourdieu, lui, était du côté du « simplisme », de ceux qui, avec Bové luttent contre la mondialisation, le caractère unilatéral de nombre de médias etc. Robitaille, lui, est au-dessus de la mêlée. Il ricane. J'en ai assez dit. Le lecteur de l'article ne saura rien de l'apport de Bourdieu à la sociologie. Seuls, *Les Héritiers*, *La reproduction* sont mentionnés, en passant. Mais rien de ce qui forme le tranchant de l'œuvre. À savoir que la connaissance des déterminations sociales et culturelles permet d'avoir prise sur le monde social et de pouvoir le changer. Connaissance des médiations qui, entre les données économiques et l'apparence de « dons » aléatoires, distribuent les êtres humains en fonction d'un « destin » dessiné par leur origine, à moins que, conscients de ces déterminations et de la façon subtile dont elles opèrent, ils puissent devenir maître de ce « destin ». Les colonnes que

Robitaille remplit à déverser sa haine sur les dits « maîtres à penser » et sur Bourdieu auraient été mieux utilisées, s'il avait cherché, même de façon vulgarisée (au bon sens du terme), à exposer la richesse d'une pensée — certes critiquable comme toute pensée véritable et située dans le temps et dans une discipline — qui n'a pas fini de nous livrer son message comme théorie et comme arme de lutte.